

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 5 (1911-1912)
Heft: 1

Artikel: Musique moderne et musique de décadence
Autor: Chesaux, René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068629>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Musique moderne et musique de décadence.

A propos d'un livre récent, j'entendais faire de l'auteur cet éloge : « Il a eu le courage de dire une grande vérité ; c'est que la musique est de nos jours en pleine décadence. »

S'il faut du courage pour émettre une telle opinion, c'est sans doute qu'il y a toujours quelque danger à parler de ce qu'on ignore, — disons : à juger ce que l'on ne comprend pas. On pourrait ne voir dans cette prétendue vérité qu'une boutade sans importance lancée par un homme qui tenait à se singulariser. On aurait tort. Ce n'est point une idée si originale et si invraisemblable que personne ne l'ait eue déjà. Et ceux qui la partagent, sans toujours oser le dire, sont plus nombreux qu'on ne croit.

Dans certains milieux, il est même de bon ton de relever dans les œuvres nouvelles des signes évidents de décrépitude. Il y a une certaine élégance à proclamer... qu'une étoile dont la lumière nous parvient encore, est éteinte depuis des années peut-être ; de même, à pressentir l'agonie, à flairer la mort d'un art vieux comme le monde, qui brille encore, mais d'une clarté étrange et inquiétante. On trouve un attrait de distinction, de paradoxe, à ce rôle de sage qui contemple d'un œil sceptique et amusé l'égarement de ses contemporains, et dont les vues prophétiques sont un blâme et un sarcasme pour chacune de leurs sottes illusions. Vous pensez être dans le progrès ? poursuivre toujours plus loin, toujours plus haut, à travers l'inconnu, les voies de vos prédécesseurs ? en découvrir de nouvelles, où nul n'avait encore posé le pied, et qui mènent aux portes d'un monde nouveau. Détrompez-vous. Cette course folle, où vous vous engagez, vous conduit droit à la ruine. Vous n'avez pas su voir que le chemin finissait où vous avez cru pouvoir vous en passer, vous avez été trop confiants en votre témérité. Suivant une courbe logique et inflexible, votre art est arrivé à son déclin. Tous vos efforts, toute votre excentricité, toutes vos extravagances n'en sont que les signes parfaitement évidents. Cette obligation où vous vous trouvez de violer les lois fondamentales de la musique, d'en fouler aux pieds les principes les plus sacrés, prouve le plus clai-

rement du monde que cet art a donné tout ce qu'on en pouvait attendre et qu'il est en pleine décadence. Vous faites du raffiné, du maniéré, de l'énorme, du compliqué, — de l'incompréhensible. C'est que l'art véritable, beau, simple, pur, accessible à tous, est en train de mourir.

Ce raisonnement contient certes, une part de vérité. Et l'on s'explique fort bien comment l'art révolutionnaire et fantaisiste d'un Debussy, les affectations et le maniérisme d'un Ravel, les cacophonies, la complication à outrance, la dépravation du goût chez un Richard Strauss, ont pu faire croire à la décadence de la musique. Le signe de la vitalité et de la force n'est-il pas la saine franchise, la spontanéité, la simplicité exempte de toute contrainte et de tout artifice ? La beauté ne doit-elle pas, en art, primer tout le reste ? Chez les uns, le goût trop raffiné, trop subtil, ne sait plus se contenter de ce qui est simplement beau. Chez les autres, le sens de l'esthétique fait à tel point défaut qu'ils ne craignent ni le déséquilibre des proportions, ni la vulgarité, ni même la laideur, pourvu que leur œuvre soit excentrique.

On pardonnerait à cette façon d'envisager la musique moderne certaines exagérations et l'on reconnaîtrait qu'elle se justifie en quelque mesure, si ceux qui la partagent n'oubliaient pas deux points essentiels. Ceci, d'abord, que les musiciens ainsi visés ne sont pas les seuls de nos jours qui méritent de retenir l'attention ; que Paul Dupin, par exemple, échappe entièrement à ces reproches, qu'il n'y en a pas de plus sincère que lui, de plus spontané et de moins artificiel ; que Vincent d'Indy, Albéric Magnard, et tant de Français de la jeune école, ont conservé parfaitement intact le sens de ce qui est beau, et s'efforcent d'élever leur œuvre à la hauteur d'un idéal très pur et très noble. Mais surtout, qu'une œuvre d'art n'est pas uniquement une œuvre de beauté. Elle est aussi, — et en premier lieu, — une manifestation de la vie. Pour en déterminer la valeur il convient d'abord de considérer jusqu'à quel point elle s'inspire de la vie et y puise sa force. Or les musiciens qu'on a surtout en vue lorsqu'on parle de décadence sont précisément ceux dont l'œuvre est la plus vivante, donc la moins faite pour mériter les reproches qu'on lui adresse.

Personne ne contestera que l'auteur du *Rosenkavalier*, avec tout ce qu'il y a de superficiel dans son formidable appareil orchestral et dans l'ingéniosité de sa technique, ne sache à l'occasion communiquer à ses œuvres une vie extraordinaire. Et les symphonies de Mahler, d'une façon bien plus frappante encore, dans leur énormité, leur lourdeur, leur mélange de trivialité et de saine poésie, ne sont-elles pas la vie

même ? Comment croire à la caducité d'un art si robuste, si ennemi de toute mièvrerie maladive, si enthousiaste ? Vraiment, à ce compte-là, Rabelais serait, lui aussi, un décadent ! Et les musiciens de la France contemporaine, chez lesquels l'esprit latin réclame, il est vrai, plus de mesure, plus d'élégance, mais dont les œuvres palpitent d'une vie intérieure si intense, peut-on les accuser de hâter la décadence de leur art ? Font-ils vraiment l'impression de s'acheminer vers la tombe ? Je ne parle pas des raffinés, des maladifs, des neurasthéniques, qui sont bien si l'on veut de notre temps, mais n'en forment pas l'élite. J'entends ceux qui ont l'âme et le cœur sains, qui éprouvent le besoin de confier à la musique tout ce qu'ils sentent en eux de grand, de beau, de passionné ; le Guillaume Lekeu de la sonate pour piano et violon, le Dukas d'*Ariane et Barbe Bleue*, le Bloch de *Macbeth*, et tant d'autres. Ont-ils bien l'air des dernières lueurs d'un feu qui s'éteint ? Debussy lui-même, le plus décadent en apparence, ne cherche-t-il pas à exprimer la vie à sa façon ? S'il la voit autrement que les Germains et la reproduit sans leurs exagérations et sans leur bruyant enthousiasme, est-ce à dire qu'il en soit plus éloigné ?

Décadence est synonyme d'agonie. Et l'on ne peut parler de décadence à propos d'une œuvre qui emprunte à la vie le meilleur de sa force et s'en inspire directement, même si elle ne satisfait plus aux exigences de l'ancienne esthétique. On ne sait voir dans la musique moderne que les effets bizarres d'une technique inutilement compliquée, barbare et déroutante. On se laisse arrêter au seuil de l'œuvre nouvelle par des particularités extérieures qu'on ne veut pas admettre. On s'entête à réclamer la pureté classique qui seule caractérise le génie véritablement maître de soi et fort. L'abandon des règles ne saurait pouvoir qu'une chose : l'impuissance à s'y soumettre. La langue musicale des modernes, si riche en images nouvelles, en tours poétiques délicats, en trouvailles de génie, on la déclare prétentieuse et obscure. La forme, devenue après une lente et sûre évolution si souple et si expressive, on la proclame inconsistante, illogique, incohérente. On ne veut pas comprendre que la vie devait finir par briser, par faire éclater tous les moules, et qu'elle devait trouver dans la musique un moyen d'expression toujours plus parfait, plus complet, parce que plus libre. Et puis, on ne peut demander aux modernes d'avoir des âmes semblables à celles du passé. La vie, malgré ce qu'elle a d'éternellement immuable, apparaît sans cesse sous des aspects nouveaux et la musique ne saurait l'exprimer telle qu'elle est aujourd'hui comme elle l'exprimait il y a cent ans. Si la musique

est plus compliquée de nos jours, plus obscure, plus extravagante, c'est que l'âme moderne, la vie moderne sont aussi plus compliquées, plus obscures, plus extravagantes qu'autrefois.

Les véritables indices du déclin d'un art ne sont point ceux qu'on reconnaît dans la musique moderne. Ils sont tout autres et je dirai même qu'ils en sont l'antipode. Les époques de décadence sont celles où l'on a les yeux tournés vers le passé, où l'on n'admire que le passé, où l'on ne s'enthousiasme que pour le passé, parce qu'il n'y a plus rien dans le présent qui excite l'admiration et l'enthousiasme. Ce sont les époques où l'on néglige la vie pour encenser ceux qui ont su vivre, où, faute de trouver en soi la force créatrice inséparable de la vie, on la puise chez ceux d'où elle rayonne encore ; ce sont les époques où l'on ne sait plus qu'imiter servilement, où l'on reprend les anciens sujets, les anciens moules, par incapacité d'en imaginer de nouveaux ; où l'on s'efforce de répéter ce que d'autres ont senti, parce qu'on ne sent plus rien soi-même.

Et s'il existe à notre époque des œuvres de décadence, ce ne sont point celles qu'on prétend. Ce ne sont point les œuvres d'apparence révolutionnaire ; ce ne sont point celles qui retiennent l'attention et soulèvent des controverses. Tant que la musique exprimera la vie et se retrempera en elle, on peut être assuré de lui voir conserver une éternelle jeunesse. Le moment n'est pas venu encore d'en constater, ou même d'en prévoir le déclin. Une ère nouvelle, au contraire, a commencé pour elle ; une ère de liberté, de vie indépendante et hardie, où elle va pouvoir atteindre à des hauteurs inconnues. Elle est comparable au génie qui a tenu à brider d'abord ses élans, à soumettre sa fougue à un travail fécond, à une discipline salutaire, et qui maintenant se sent assez fort, assez sûr de soi pour s'abandonner sans danger et avec fruit à sa libre inspiration.

On peut affirmer, je crois, sans faire injure aux grands noms du passé, que la musique, bien loin de déchoir, continue d'évoluer suivant une ligne ascendante dont nous n'avons point encore atteint le faite.

RENÉ CHESAUX.

La *Vie Musicale* publiera entre autres dans son prochain numéro :

— AMÉDÉE BOUTAREL : *L'immortelle bien-aimée de Beethoven.* —